

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

Ils n'ont pas eu la peau d'Alfred Dreyfus

THÉÂTRE Éric Cénat met en scène *Si tu veux que je vive*, une pièce d'histoire contemporaine qui redonne aux femmes, et particulièrement à Lucie Dreyfus, une place souvent occultée tout en dénonçant l'antisémitisme ambiant.

Ce jour-là, 19 septembre 1899. Émile Loubet, président de la République, signe la grâce d'Alfred Dreyfus. Mais il faudra attendre 1906 pour que l'officier d'artillerie natif d'Alsace soit définitivement reconnu pleinement innocent. L'affaire, qui suscita des passions vives dans tout le pays, aura duré douze années. Pendant lesquelles le militaire a été emprisonné puis déporté au bagne de l'île du Diable, en Guyane. Accusé à tort parce que juif.

Accusé de trahison, il aurait pu être condamné à mort, mais cette peine avait été abolie pour les actes considérés comme « crimes politiques ». Une chance, si l'on peut dire. La correspondance entre Alfred et Lucie Dreyfus, son épouse, est la base de cette pièce écrite par Marie-Neige Coche et Joël Abadie, mise en scène par Éric Cénat.

Les auteurs affirment leur volonté de regarder cette tranche d'histoire à travers les yeux de l'épouse fidèle que rien ne prédestinait à ce rôle particulièrement engagé. Mère de famille, fille d'un négociant en diamants à Paris, Lucie Dreyfus a été un soutien sans faille, sauvant Alfred

d'une profonde dépression qui aurait pu le conduire au suicide. Une autre femme est aussi sollicitée par le metteur en scène, la journaliste Séverine. Un personnage à peu près oublié aujourd'hui mais qui participa activement à la campagne en faveur de Dreyfus le calomnié.

LE DOSSIER D'ACCUSATION ÉTAIT UN COUP MONTÉ

Séverine, Carolina Rémi pour l'état civil, proche de Jules Vallès (homme politique journaliste et écrivain de gauche), a dirigé, à la mort de ce dernier, en 1885, le *Cri du peuple*, journal qu'il avait fondé. Sur la scène, elle commente et précise les points essentiels. Séverine, qui fut la première femme à diriger un quotidien d'envergure, fut contrainte à la démission face à une rédaction machiste comme on peut l'imaginer. Cela ne l'empêcha pas de poursuivre son métier dans diverses publications, ni d'adhérer au Parti socialiste en 1918 puis au Parti communiste en 1921.

Avec leur compagnie du Théâtre de l'imprévu, Joël Abadie, Lucile Chevalier et Claire Vidoni donnent chair et passion à cette aventure qui a mobilisé nombre d'écrivains

et d'intellectuels en faveur de Dreyfus. Comme Charles Péguy, Marcel Proust et bien sûr Émile Zola, dont le texte sobrement titré « J'accuse », publié dans le quotidien *l'Aurore* du 13 janvier 1898, fit grand bruit.

Au fil du temps, il est apparu que le dossier d'accusation était un coup monté, additionnant des ragots mais vide de preuves, et transpirant l'antisémitisme de l'époque. Le lieutenant-colonel Picquart, alors chef du service des renseignements militaires, est convaincu que l'armée se trompe. Il est alors muté loin de Paris. Le commandant Ferdinand Walsin Esterhazy est le véritable auteur du message de trahison attribué primitivement à Dreyfus. Mais il est acquitté par ses pairs le 10 janvier 1898, à l'issue d'un procès à huis clos. La Grande Muette sait aussi être aveugle. « Notre vie, notre futur à tous sera sacrifié à la recherche du coupable. Nous le trouverons, il le faut », a écrit Lucie Dreyfus. ■

GÉRALD ROSSI

Jusqu'au 26 mars, les mercredis et jeudis à 19 heures, au Théâtre Essai, Paris 4^e. Rens. : 01 42 78 46 42 et essai-theatre.com



Joël Abadie et Claire Vidoni interprètent le capitaine et la journaliste Séverine. CLÉMENTINE CÉNAT